

BD noire et relations internationales

Relire des histoires reliées de la Seconde Guerre mondiale à nos jours

MATHIEU JESTIN

Résumé

Le grand nombre et la grande variété des titres de bande-dessinée noire dont le scénario traite, tout ou partie, des relations internationales invitent le chercheur, et non moins lecteur assidu, à se pencher sur cet objet particulier d'histoire culturelle. Il s'agit d'en comprendre les spécificités quant au traitement de l'événement historique, entre fiction et réalité, mais aussi le poids de la circulation des images et des récits. Cette enquête invite également le chercheur à repenser son positionnement et son rapport au sujet qu'il traite.

Mots-clés : Bande dessinée – Polar – Relations internationales – Fiction – Événement.

Abstract

Noir Comics and International Relations: A New Look at Linked Stories from World War II to the Present

The great number and the broad diversity of noir comic book titles that, totally or just in part, deal with international relations invite the researcher, and no less diligent reader, to examine this particular object of cultural history. This article aims to understand its specificities in the treatment of the historical event, between fiction and reality, but also to underline its role in the spreading of images and stories. This survey also allows one to reconsider one's position as a researcher, as well as one's link to the subject that one investigates.

Keywords : Comics – Thriller – International Relations – Fiction – Event.

Le destin de la bande-dessinée et du polar paraît inextricablement lié de leurs origines à leurs succès éditoriaux et populaires récents¹ ; et la

¹ Enseignant dans le secondaire, Mathieu Jestin est docteur en histoire de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne depuis 2014. Sa thèse intitulée « Le consulat de France à Salonique, 1781-1913 », dirigée par Robert Frank, a été

recherche en sciences humaines ne s'y trompe pas². Depuis quelques années, les études sur le polar³, sur la bande-dessinée⁴, notamment sur la bande-dessinée noire⁵, se sont en effet multipliées en histoire culturelle. Longtemps considérés comme des « sous-genres » voire des « mauvais genres », ces deux « objet[s] culturel[s] non identifié[s]⁶ » sont désormais regardés comme des objets et des champs culturels à part entière et leur rapport à l'histoire et à l'historien réellement étudié⁷ voire réapproprié⁸. Dominique Manotti, historienne de formation et auteure de romans policiers, rappelle ainsi les similitudes qui lient l'histoire et le polar : « Un goût, une exigence même, pour le réel [...] Une volonté de comprendre [...] L'imaginaire : faire vivre les protagonistes [...] Une méthode de travail très proche⁹ [...] ». Du côté des relations internationales, les recherches en histoire culturelle se sont également affirmées depuis quelques années et mènent l'enquête sur différents domaines : littérature, religion, éducation,

publiée sous le titre : *Salonique, une histoire consulaire de la question d'Orient, 1781-1913*, Paris, Éditions de la Sorbonne, septembre 2018.

- ² Agnès Deyzieux, « Bande dessinée et récit noir », *Le français aujourd'hui* 2002/3 (n° 138), p. 23-35 [site consulté le 9 février 2018] : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2002-3-page-23.htm>.
- ³ Voir : Patrick Pécherot, « Le polar, miroir du social », *Sciences humaines*, vol. 134, n° 1, 2003, p. 27-27 ; Jean Pons *et al.*, *Roman noir. Pas d'orchidées pour les T.M.*, numéro spécial de la revue *Les Temps Modernes*, Gallimard, n° 555, août-octobre 1997 ; Gilles Menegaldo et Maryse Petit (dir.), *Manières de noir. La fiction policière contemporaine*, Rennes, PUR, 2010.
- ⁴ Voir : Michel Porret (dir.), *Objectif bulles : bande dessinée et histoire*, Chêne-Bourg, Georg, 2009 ; le numéro spécial de la revue *Hermès*, *La bande dessinée. Art reconnu, média méconnu*, CNRS Éditions, 2009/2, n° 54.
- ⁵ Agnès Deyzieux, « Bande dessinée et récit... », *op. cit.*
- ⁶ Thierry Groensteen, *La bande dessinée. Un objet culturel non identifié*, Angoulême, Éditions de l'An 2, coll. « Essais », 2006.
- ⁷ Pascal Ory, « L'histoire par la bande ? », *Le Débat*, 2013/5, n° 177, p. 90-95.
- ⁸ Voir notamment le projet porté par Sylvain Venayre, *Histoire dessinée de la France*, Paris, La découverte (20 numéros prévus).
- ⁹ Dominique Manotti, « Polar et Histoire », in Gilles Menegaldo et Maryse Petit (dir.), *Manières de noir...*, *op. cit.*, p. 37-41.

langue ou encore archéologie¹⁰. L'objet de cet article sera donc de confronter ces différents travaux et de comprendre dans quelle mesure la bande dessinée noire, subversive dans sa matérialité mais aussi dans les thèmes qu'elle traite¹¹, doit être comprise comme un médiateur des relations internationales, à la fois véhicule d'images et d'imaginaires et source de travail et de réflexion pour le chercheur. Le corpus documentaire présenté ne visera en aucun cas à l'exhaustivité : le panel des titres choisis tâchera de rendre compte de la diversité des publications : à la fois les thématiques, espaces et périodes traités mais aussi les supports de publication : formats classiques – *One Shot* et série – ou romans graphiques ainsi que diverses maisons d'édition voire collections dédiées à l'exemple de Rivages/Casterman/Noir lancée en 2008 par Casterman qui se fixe pour objectif d'adapter des grands titres du roman noir en bande dessinée ou encore Sang-Froid chez Delcourt. Ne seront en revanche prises en compte que les bande-dessinées européennes dites « franco-belges » ; mangas japonais et comics américains seront eux exclus de l'étude¹². Par ailleurs, face à la pluralité des appellations et définitions entre polar, roman policier ou littérature noire, nous nous en tiendrons à la définition volontairement large de Marc Lits sur ce « genre protéiforme » : un crime – sans nécessairement qu'il y ait mort – qui nécessite une enquête, qui n'est, elle, pas nécessairement policière¹³, et aboutit à l'élucidation du mystère.

¹⁰ Voir la mise au point dans Robert Frank (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*, Paris, PUF, Le nœud gordien, 2012, p. 437-441.

¹¹ Pascal Robert, « La bande dessinée, une subversion sémiotique des supports de l'intermédialité ? », *Communication & langages*, 2014/4, n° 182, p. 45-59, DOI 10.4074/S0336150014014045, consulté le 9 février 2018.

¹² Agnès Deyzieux, « Les grands courants de la bande dessinée », *Le français aujourd'hui*, 2008/2, n° 161, p. 59-68, [site consulté le 9 février 2018] : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2008-2-page-59.htm>.

¹³ Marc Lits, « Les avatars d'un genre protéiforme », *Le français aujourd'hui*, 2002/3, n° 138, p. 9-18.

La Bande-dessinée noire : entre réel fictif et fiction réaliste des relations internationales

Les relations internationales invitent naturellement aux scénarios variés de polars dessinés par la complexité et l'enchevêtrement des acteurs, des événements ou encore des négociations diplomatiques¹⁴. Ainsi dans *Moi assassin* (2014), Antonio Altarriba et Keko font du *crime* la trame profonde de l'histoire de l'humanité. Inscrivant leur récit dans le temps présent, ils mettent en scène un professeur d'histoire de l'art à l'université, Enrique Rodriguez Ramirez, qui profite de ses voyages scientifiques (Paris, Budapest...) pour se livrer à son « hobby ». Grisé par son impunité et son ascension fulgurante, il se justifie même en affirmant :

Le pouvoir est meurtrier.... On tue pour le conquérir mais aussi pour le conserver... Les empereurs de Rome, les rois des Goths en Espagne, les Borgia et les Médicis en Italie, les fils des favorites dans les harems de l'Islam... autant d'exemples célèbres qui prouvent qu'on arrive au pouvoir qu'en tuant... On poignarde, on empoisonne, on décapite... traitreusement ou par décret... les étrangers et ceux de sa propre lignée... dans l'unique but de dégager la voie vers le trône... c'est ce que j'appelle « la voie McBeth »... Une fois intronisés, ils se perpétuaient à travers le meurtre et la terreur... les pires assassins ont été des rois ou des chefs d'État... Hitler, Kadhafi, Pinochet, Pol Pot, Saddam Hussein, Ceausescu, Staline, Franco, Mao, Amin Dada, Stroessner, Kim Il-sung, Bokassa, Videla, Duvalier, Mobutu, Moubarak, El-Béchar, Obiang, Mugabe, Milosevic, Mussolini.... Pour ne citer que les plus récents... Commande celui qui tue, celui qui possède la plus grande capacité mortifère¹⁵...

¹⁴ Sébastien Ségas, « La diplomatie en images. Discours politique et mythe technocratique dans la bande dessinée *Quai d'Orsay* (tome I) », *Mots. Les langages du politique*, n° 99, 2012, [site consulté le 11 février 2018] : <http://mots.revues.org/20692>.

¹⁵ Antonio Altarriba et Keko, *Moi, assassin*, Paris, Éditions Denoël, 2014 (traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco, première édition en Espagne, Unigraf, 2014), planches 124-125.

Nombreux sont en effet les auteurs à inscrire leur récit dans le fil de l'histoire des relations internationales. Pourtant, contrairement à d'autres genres plus immédiatement saisissables par le chercheur comme le reportage journalistique à la manière de Joe Sacco sur la Palestine ou l'ex-Yougoslavie¹⁶ ou le récit de voyage, le polar assume pleinement sa dimension fictionnelle et l'ambiguïté de son inscription dans le réel. C'est le cas de Fabien Nury et Sylvain Vallée qui, en préambule de *Katanga* (série en cours), avertissent le lecteur :

Ce récit est une pure fiction mêlant librement des faits et des personnages ayant réellement existé avec des suppositions et des inventions délibérées. Les auteurs n'ont aucune prétention à faire œuvre d'historien et n'ont d'autre ambition, avec cette histoire, que de divertir le lecteur¹⁷.

Les auteurs avaient pourtant pris soin, sur la même page, en pleine page et non en pied de page comme la citation susmentionnée, et en plus gros caractères, d'effectuer un « petit rappel historique » sur les premières heures de l'indépendance du Congo au tournant des mois de juin et juillet 1960. Ils réutilisent ici le même procédé que dans leur précédente série *Il était une fois en France* où ils avaient mêlé photographies du héros Joseph Joanovici et quatrième de couverture à dimension historique « Voici son histoire » tout en faisant figurer un avertissement préalable : « Bien que cette histoire s'inspire de faits réels, elle n'en demeure pas moins une fiction¹⁸ ». Les auteurs s'intéressaient alors à un personnage historique

¹⁶ Voir notamment sur la Palestine : Joe Sacco, *Palestine*, Paris, Rackham, 2015 ; et sur l'ex-Yougoslavie, *Derniers jours de guerre : Bosnie, 1995-1996*, Paris, Rackham, 2006 ; *Goražde*, Paris, Rackham, 2014.

¹⁷ Fabien Nury et Sylvain Vallée, *Katanga*, t.1, *Diamants*, Paris, Dargaud, 2017.

¹⁸ Fabien Nury et Sylvain Vallée, *Il était une fois en France*, t. 1, *L'Empire de Monsieur Joseph*, Paris, Glénat, 2007 (2013 pour la version consultée).

bien connu des historiens¹⁹, à la fois profiteuse de guerre – ils vendaient de la ferraille aux Nazis – et héros de la résistance, poursuivi corps et âme jusque dans son lit de mort par le juge d'instruction Jacques Legentil pour corruption, collaboration et meurtre. Or, non contents d'assumer cette ambiguïté originelle, les auteurs en jouent délibérément. Ainsi Fabien Nury affirme-t-il : « J'écris des scénarii à partir de faits réels. Ce n'est pas là le travail d'un historien qui essaie lui de produire une vérité historique. Moi je fais de la fiction²⁰ ». La contextualisation historique peut dès lors intégrer le récit. Le lecteur pense immédiatement aux longs et nombreux encadrés développés par Edgar P. Jacobs dans *Blake et Mortimer* mais les personnages peuvent être eux-mêmes porteurs de cette parole. En 2014, dans *Perico*, les auteurs invitent le lecteur à suivre l'exil américain d'un jeune Cubain qui, à la suite d'un meurtre auquel il a indirectement participé en aidant son frère, est poursuivi par la mafia locale alliée aux familles de Floride, dont les Bonnano, ou le meneur du syndicat des camionneurs Jimmy Hoffa. L'histoire se déroule en 1958, quelques mois avant la prise de pouvoir par Castro. Le héros lui-même plante le décor dès les premières pages du tome 1 :

À l'époque dont je vous parle, celle d'avant l'arrivée au pouvoir de Castro et de sa clique, les règlements de comptes et les exécutions sommaires étaient monnaie courante. Mais il y avait des règles. Et quand ces règles étaient fixées par Santo Trafficante Junior, on ne les transgressait jamais à moins d'être très courageux ou complètement stupide²¹.

¹⁹ Voir le compte-rendu de la série fait par Pascal Ory dans *L'Histoire* : Pascal Ory, « Joano le ferrailleur », *L'Histoire*, 2009/4, n° 341, p. 98).

²⁰ Fabien Nury et Sylvain Vallée, « Nous ne sommes pas des historiens », *Paris Match*, 2011, entretien réalisé par Yannick Vely, avec Nicolas Moscovici [site consulté le 2 mai 2018] : <http://www.parismatch.com/Culture/Livres/Il-etait-une-fois-en-France-Fabien-Nury-et-Sylvain-Vallee-145387>.

²¹ Philippe Berthet et Régis Hautière, *Perico*, Benelux, Dargaud, coll. Ligne noire, 2014, t. 1, planche 6.

Cette démarche de légitimation et d'inscription du polar dans le réel se retrouve de plus en plus dans la postface de la bande-dessinée. Un dossier documentaire invite alors le lecteur à non seulement aller plus loin sur le sujet mais aussi à découvrir le travail d'investigation et de recherche préalable des auteurs. Pensons ici à *Notre mère la guerre* de Kris et Maël où la Première Guerre mondiale sert de toile de fond à la résolution d'une enquête policière en plein cœur des tranchées²². Il en va de même pour Federico Del Barrio, Felipe H. Cava dans *Les mémoires d'Amoros* qui explicitent leur démarche dans le tome 2. Il s'agit non seulement de rendre hommage à Eduardo de Guzman, mort en 1991, journaliste anarchiste, militant anti-Franco, et auteur de romans à succès, mais surtout de perpétuer son œuvre : léguer « aux générations futures une partie de l'histoire espagnole et européenne qui commençait, avec les accords de transition, à tomber dans l'oubli²³ ». Or, si de prime abord, cette ambiguïté fictionnelle peut rebuter l'historien, il convient de rappeler que son travail s'inscrit lui aussi dans la fiction puisque si le chercheur relate un récit avec un but d'objectivité, il est nécessairement guidé par une certaine subjectivité à l'égard d'événements du passé dont il doit recoller les morceaux, fruits de ses recherches lacunaires, par manque ou défaut de matériaux. Son rapport à la fiction est simplement inversé. La fiction sert alors à donner corps à une réalité parcellaire.

Mais l'historien se confronte à une difficulté supplémentaire. La bande-dessinée peut en effet librement jouer sur les temporalités : temps présent et passé mais aussi le futur que l'uchronie sous-tende l'histoire entière ou qu'elle en soit une simple partie. Dans *Le Grand Jeu* (2007-2013), Nestor Serge, journaliste à *France Soir*, mène ainsi différentes enquêtes sur un après-guerre marqué certes par la bipolarisation du monde et les décolonisations (Indochine pour les tomes 4 et 5 ; Algérie pour le 6) mais

²² Kris et Maël, *Notre mère la guerre*, Paris, Futuropolis, 4 tomes, 2009.

²³ Federico Del Barrio, Felipe H. Cava, *Les mémoires d'Amoros*, 4 volumes, Montreuil, Amok Éditions, t. 2, *La lumière d'un siècle mort* (1993 en Espagne, 2001 en France).

avec une chronologie particulière : les Alliés ont négocié une paix séparée en 1941 avec l'Allemagne et en 1945 seul l'affrontement germano-soviétique perdure.

Dès lors, comme toute source imprimée, qu'elle soit ou non objet culturel produit et fini, la bande-dessinée noire s'inscrit dans un contexte et un environnement spécifiques de production, familiers, eux, de l'historien. Dans son travail sur les séries *Blake et Mortimer* (1946-1972 pour les 11 réalisations de Jacobs) et *Buck Danny* (1948-1979 pour les 40 tomes de Victor Hubinon et Jean-Michel Charlier), Aurélien Lozes a ainsi parfaitement mis en avant les peurs des sociétés occidentales face à la menace nucléaire dans le contexte des premières décennies de la Guerre froide, et qui est aussi celui de l'écriture²⁴. Cette évocation de la peur ou de la menace inspire le plus souvent les auteurs qui inscrivent leur récit dans le temps présent – à l'exemple actuel du terrorisme –, *a contrario* des auteurs qui choisissent de plonger leur récit dans un passé plus ou moins récent et dont les préoccupations évoluent et recourent les mutations des représentations sociales mais aussi les centres d'intérêt des historiens. Ainsi le scénario de *Katanga* pourrait-il s'inscrire dans les *Postcolonial Studies* en centrant le regard non sur l'ancien colonisateur mais sur l'affirmation – ou plutôt la réaffirmation – d'un pouvoir tribal désormais national. Kris et Maël ont, eux, choisi un angle particulier d'étude de la Grande Guerre dans un contexte de commémoration de celle-ci : l'enquête policière, mais en partant d'un thème de recherches prisé des historiens actuels : celui du destin des orphelinats, asiles et autres institutions fermées pendant cette guerre.

²⁴ Aurélien Lozes, « Menaces et peurs de guerre froide dans les albums de Buck Danny et Blake et Mortimer, 1946-1967 », mémoire de master 2 en histoire contemporaine, Université Rennes-II, 2006.

L'événement entre fait divers, micro- et Grande Histoire

En 2011, Christophe Granger, à travers l'exemple du roman graphique *Jamestown* de Christopher Hittinger²⁵, rappelait l'intérêt des auteurs pour l'histoire et insistait sur la nécessité que les historiens s'approprient à leur tour ces récits, véritables représentations de l'histoire²⁶. À ce titre, la bande dessinée noire s'empare des thématiques classiques des relations internationales. Ainsi parmi les ouvrages cités, nous retrouvons les guerres mondiales (*Notre mère la guerre, Il était une fois en France*), la guerre froide (*Blake et Mortimer, Buck Danny*), les décolonisations (*Katanga, Le Grand Jeu*), les guerres civiles ou le terrorisme (*Perico, Les mémoires d'Amoros, Moi, assassin*)... ; mais aussi de sujets plus sensationnels – le combat du siècle Ali-Foreman²⁷, la conquête spatiale... – ou plus confidentiels, mais qui invitent à la révélation des « secrets » mondiaux, ainsi de la fascination actuelle pour le monde de la finance²⁸. Les relations internationales peuvent ainsi se retrouver au cœur du scénario même si le plus souvent, elles servent de toile de fond à l'intrigue. Le polar dessiné européen s'inscrit à la fois dans les grandes scansion de l'histoire, celle vue à travers le regard d'un Européen, mais peut également constituer un contre-discours et être alors subversive, et même proposer un autre regard, décalé, sur des thématiques classiques des relations internationales. Or, plus encore que le roman, la bande dessinée doit se plier à la contrainte de son format, même dans le cas d'une série : 47 pages en moyenne pour les éditions classiques, une centaine de pages

²⁵ Christopher Hittinger, *Jamestown*, The Hoochie Coochie 2008.

²⁶ Christophe Granger, « Voir l'événement. Roman graphique et narration historique », *Sociétés et représentations*, n° 32, décembre 2011, p. 157-166.

²⁷ Thierry Bellefroid et Barly Barutti, *Chaos debout à Kinshasa*, Paris, Glénat, 2016.

²⁸ James, Christian Chavagneux, *Les aventuriers de la finance perdue : le procès de la finance internationale* ; Liv Strömquist, *Grandeur & décadence* (traduit du suédois par Kirsi Kinnunen) ; Sylvain Lacaze, Corbeyran et Éric Chabbert, *Shadow Banking*.

pour les romans graphiques²⁹, tout en respectant les codes du genre à savoir l'élucidation de l'enquête. Le format induisant une mise en récit spécifique, l'angle d'attaque devient donc primordial. Il semble, d'abord, devoir se limiter à « des événements qui sembleraient le plus souvent devoir trouver leur place dans la rubrique des faits divers des journaux » comme le rappelle Véronique Desnain en préambule de son article consacré au polar et à l'histoire³⁰. Elle démonte pourtant au fur et à mesure de sa démonstration ce postulat de départ pour finir en affirmant que, dans le polar, « l'Histoire éclate en une multitude de petites histoires, de *faits divers* ». Dans la bande dessinée noire, l'ancrage dans l'histoire des relations internationales se fait principalement par le bas. À la manière de la micro-histoire, le polar prend en effet pour point de départ un fait précis – anecdotique – et le décortique au fur et à mesure des pages. Il lui est difficile de généraliser le propos et de broser à grands traits le panorama d'un moment des relations internationales sans sortir de l'intrigue. Dès lors, la bande dessinée noire, profondément humaine, s'inscrit également dans l'histoire sociale des relations internationales : les institutions sont humanisées même si par le jeu du dessin, elles peuvent être stéréotypées. Ainsi les figures classiques de l'espion, du « grand-méchant » comme Orlík dans *Blake et Mortimer*, du traître, permettent-elles de camper les grands enjeux des relations internationales Il en va de même de la figure du héros même s'il n'existe pas d'équivalent réel en Europe du super-héros américain³¹. Il est davantage ici un médiateur, un acteur intermédiaire à

²⁹ 80 à 128 pages pour les adaptations de la collection Rivages/Casterman/Noir.

³⁰ Véronique Desnain, « Le polar, du fait divers au fait d'histoire », *Itinéraires*, 2014-3 | 2015, consulté le 09 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2557> ; Mes réflexions s'appuient en grande partie sur son excellent article.

³¹ Éric Maigret, « Médias populaires et religions séculières. Les bandes dessinées américaines de super-héros et leurs lecteurs ou comment les médias entrent dans la vie de leurs utilisateurs », thèse soutenue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sous la direction de Danièle Hervieu Léger, 1996.

l'exemple du reporter que symbolise Nestor Serge³², ou de l'aventurier que sont Corto Maltese et Bob Morane. Ainsi, dans *Julio Popper, le dernier roi de Terre de Feu*, Matz et Léonard Chemineau font-ils le choix de réhabiliter le personnage historique tout aussi controversé – il est considéré comme le génocidaire de la tribu des Selknam qui vivait sur la Terre de Feu – que méconnu des Européens : « À moitié conquistador, à moitié cow-boy, à moitié Don Quichotte, à moitié homme du monde, à moitié scientifique, à moitié explorateur, à moitié poète, à moitié inventeur...³³ »

À ce titre, le travail de Didier Convard et Éric Adam, *Petite Mort en un acte* (2009)³⁴, fait figure d'ovni. Les auteurs transgressent volontairement le polar et les relations internationales tout en en reprenant les codes, jusqu'à la Une finale du *Time* (et non du *Times*) datée du 10 août 1945 qui titre sur l'attaque de Nagasaki. En réaction, le professeur Boergenstein concepteur de la bombe, et le roi Georges VI se disent horrifiés et appellent à « l'intelligence des peuples et la paix universelle ». Les autres titres mentionnent une grève en Afrique du Sud, la création de la CIA mais aussi diverses affaires du carnet mondain comme le remariage de Lady Fiona (son septième). Cette Une « classique » reflète l'ensemble des acteurs et événements traités dans l'ouvrage. L'histoire – un huis-clos – se déroule pendant la nuit du 7 au 8 août 1937 dans un manoir d'une famille de l'aristocratie anglaise qui décide d'assassiner l'oncle riche pour pallier la faillite du père après les résultats désastreux de son placement dans le tunnel franco-britannique (planche 9). C'est alors que débarquent Truman – qualifié par commodité et raccourci historique de vice-président, alors qu'en 1937 il n'est qu'un obscur sénateur – et Georges VI (planche 22), pour une « réunion secrète [dont l'objectif n'est] pas moins que du sort

³² Guillaume Pinson, « Le reporter fictif (1863-1913) », *Autour de Vallès. Revue de lectures et d'études vallésiennes*, n° 40, 2010, p. 87-99.

³³ Matz et Léonard Chemineau, *Julio Popper, le dernier roi de Terre de Feu*, Paris, Rue de Sèvres, 2015, postface.

³⁴ Didier Convard, Éric Adam, Paul, *Petite Mort en un acte*, Paris, Glénat, 2009 ; Une du *Time* du 10 août 1945.

du monde », à savoir le transfert du professeur Boergenstein, juif allemand, l'inventeur de la bombe atomique, mais qui, historiquement, n'a pas encore été inventée. Le roi a choisi ce manoir car « [il] sai[t] pertinemment que chez vous on ne trouverait pas le moindre cadavre dans le placard. » Dans l'ouvrage, Truman est présenté comme un type infâme : alcoolique, xénophobe, anticommuniste (« ce porc de Staline ») et antisémite ((planche 25 : « Boergenstein, Boergenstein ? Ce n'est pas un peu juif ça ? Oh, remarquez, moi ça ne me dérange pas, j'ai même un très bon ami juif... C'est d'ailleurs à cause de ça que je me suis fait virer du Ku Klux Klan »)). Le professeur Boergenstein s'avère finalement être un espion à la solde d'Hitler qui doit assassiner les deux souverains. Après plusieurs échecs, la maîtresse de maison démasque l'espion, le vrai professeur est libéré, le réseau des espions nazis démantelé et la famille passe la guerre sereinement. L'histoire s'achève avec l'annonce du largage de la première bombe « Little Boy » du nom du cocktail inventé par Truman pendant son séjour au manoir. Car outre cet improbable récit, aussi volontairement faux sur la trame que sur la chronologie, aussi noir que burlesque, Didier Convard et Éric Adam, nous invitent à un dernier questionnement : celui de la circulation des images et des représentations des relations internationales, en l'occurrence le leitmotiv de l'espion, le poids de la bombe nucléaire dans le destin de l'humanité après 1945, le rôle et le titre de Truman dans cette guerre : second de Roosevelt puis Président.

Une écriture visuelle de l'histoire des relations internationales

Ce troisième temps sera bref. Je renverrai ici à l'excellent séminaire animé entre 2014 et 2016 par Pierre-Laurent Daurès, Adrien Genoudet et Vincent Marie³⁵. La mise en images et pas uniquement en mots du récit fait

³⁵ Pour le programme et l'argumentaire de 2015-2016, [site consulté le 11 février 2018] : <http://journals.openedition.org/cm/2044> ; pour celui de 2015-2016, [site

la réelle spécificité du support. À ce titre, la bande n'est pas toujours dessinée. Les compositions jouent régulièrement sur l'hybridation des techniques comme en témoigne l'usage de photographies dans les albums de manière à renforcer l'effet de réel³⁶. Par ailleurs, le polar n'est pas toujours noir ; il peut être bicolore (noir et rouge comme dans *Moi Assassin*), colorisé, parfois avec des tons chatoyants voire psychédélices comme dans *L'Été diabolik* de Thierry Smolderen et Alexandre Clerisse³⁷ ; il peut être pastel voire sépia, choix éditorial de la collection noire de Casterman. L'image et la couleur renvoient le lecteur à des images, imageries et imaginaires d'autres médias, notamment télévisuels ou cinématographiques. Ils plongent le lecteur dans une époque et une culture données, avec des codes pour partie immédiatement signifiants, pour partie stéréotypés, et à ce titre, donne à lire une interprétation de l'histoire, dont l'historien peut tirer partie par la contradiction ou l'enrichissement.

La bande dessinée noire traitant des relations internationales n'est donc pas une anomalie pour reprendre l'expression de Michèle Witta³⁸. Avec la recherche, elles constituent deux mises en récit spécifiques, sans être opposées de l'histoire des relations internationales. Or, à travers le polar, la bande dessinée a depuis longtemps assumé son inscription dans les sciences humaines en général et notamment dans l'histoire des relations

consulté le 14 février 2018] :

http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/conferences/f.seminaire_histoire_bd.html?seance=1223922838922.

³⁶ Yan Schubert, « Des chats, des souris et des cochons. La bande dessinée et le génocide juif », dans Michel Porret (dir.), *Objectif...*, op. cit., p. 161-180.

³⁷ Thierry Smolderen et Alexandre Clerisse, *L'Été diabolik*, Paris, Dargaud, 2016, prix polar SNCF 2017.

³⁸ Michèle Witta, « Le roman policier historique : une anomalie ? », dans Gilles Menegaldo et Maryse Petit (dir.), *Manières de noir...*, op. cit., p. 43-50.

internationales à laquelle elle renvoie régulièrement. Pensons notamment au travail de Christian Lax dans *Un certain Cervantès* qui fait dialoguer un vétéran de la guerre d'Afghanistan avec son illustre homonyme, Cervantès, pour une répétition contemporaine de l'épopée de Don Quichotte³⁹. Lever le voile du mystère et en comprendre les clés de fond et de forme, l'enquête policière constitue un biais à investir désormais pleinement pour l'historien des relations internationales, à la fois lecteur et chercheur, en histoire culturelle mais aussi des mentalités et des représentations et des sociétés croquées.

³⁹ Christian Lax, *Un certain Cervantès*, Paris, Futuropolis, 2016.